

« Le règne du Marché total »

Vous pensez que le sexe est une réalité biologique et qu'on ne peut changer de corps à volonté ? Alors vous êtes sûrement réactionnaire et risquez d'être banni par le camp des progressistes. Ceux-ci, parfaits idiots utiles du capital, n'ont pas compris que la revendication d'une prise en charge croissante par le marché et la technique, appelés à satisfaire tout fantasme, faisait le jeu d'un « capitalisme libidinal » toujours plus intégral. C'est ce qu'explique le philosophe Dany-Robert Dufour dans son nouveau livre *Le Phénomène trans* (Le Cherche Midi, 2023).

La Décroissance : Ce que vous nommez le « phénomène trans » n'est pour vous qu'« une des options de plus dans le catalogue libéral ». Voici vingt ans, nous mettions en kiosque *La Décroissance* pour rappeler que les arbres ne montent pas jusqu'au ciel. L'idéologie trans est-elle le même produit que la croissance : le règne de l'illimité dans tous les domaines ?

Dany-Robert Dufour : Oui, trans (-sexualisme ou -humanisme) et croissance infinie, même combat. Et même leurre. Car ces idéologies ignorent la limite. Elles sont en proie à l'hybris, la démesure. Or, vous le savez, nous avons été prévenus dès les débuts de notre civilisation : les Grecs disaient que celui qui est en proie à l'hybris et franchit la limite encourt la Némésis, le châtement. Le châtement de la croissance infinie, ce sont les dérèglements environnementaux en cours qui menacent la vie sur Terre. Quant aux châtements touchant l'activisme trans, on peut citer les troubles psychiques, juridiques et sociaux qui résultent de l'affirmation grotesque qu'un homme peut être une femme (ou vice-versa).

Le psychanalyste Jean-Pierre Winter observe que « tout se passe comme si le fantasme faisait la loi ». De fait, au-delà de cas individuels, n'est-ce pas notre société qui bascule dans le règne du fantasme ?

Oui, en l'occurrence, fantasme de toute-puissance. Car les transactivistes affirment qu'on peut choisir son sexe – alors que c'est impossible. Et cependant, cela est aujourd'hui avalisé par le droit (et donc par la loi). On est passés en quelques années de l'idée qu'un individu pouvait exhiber des traits sociaux de l'autre sexe (ce qui a existé de tout temps) à l'affirmation qu'il pouvait devenir l'autre sexe. Tragique erreur. Ce n'est pas, en effet, parce que je parais à peu près comme l'autre sexe que je suis de l'autre sexe. À moins de prendre le paraître pour l'être. Dans ce cas, on se retrouve en effet en plein phantasme – que j'écris à l'ancienne, avec « ph », puisque « paraître » vient du grec « phainem », qui donne aussi le mot « phantasme ».

Nous fêtons la sortie de notre 200e numéro, mais cette fête peut aussi avoir un goût amer car nous avons l'impression d'assister à une désagrégation continue de la situation. Faut-il l'intégrer comme tel pour ne pas, à notre tour, vivre dans nos fantasmes ?

Oui, à l'évidence, nous assistons à une aggravation de la situation. C'est pourquoi il faut rester vigilant. Il en va de notre intégrité intellectuelle qui consiste justement à ne pas sombrer dans le fantasme. Un peu de latin, cette fois, pour dire que « vigilant », cela vient de « vigilare », « veiller », ce qui donne aussi « vigie », ce guetteur placé en position élevée pour mieux observer, chargé de surveiller le large et de faire des signaux. C'est notre boulot : scruter et analyser tout ce qui arrive – ce qui ne garantit nullement que nous serons entendus.

Comme l'ancienne Femen Marguerite Stern, en rappelant au réel, c'est-à-dire qu'être une femme

est une réalité biologique, vous avez surtout été invité par les médias « de droite », tout en étant parallèlement mis de côté par ceux « de gauche ». Comment échapper à ce piège ?

Je vous rappelle que, pendant longtemps, je n'ai été invité ni par les médias de gauche (qui me trouvaient néo-réactionnaire), ni par les médias de droite (qui me trouvaient révolutionnaire). Je ne suis pas le seul dans ce cas. Ça a un peu changé avec la parution du Phénomène trans. Car la presse de droite a vu dans mon essai un bon moyen de titiller la gauche. J'ai accepté d'y répondre, mais je me suis fait un devoir de ne pas dissimuler mes positions, notamment en mettant en avant la responsabilité du Marché dans les dérives trans actuelles. Le Figaro ne s'y est pas trompé puisqu'il a publié, le samedi 8 avril, le long entretien qu'il m'a accordé sous le titre : « La gauche contre le mouvement trans ». D'ailleurs, si cela peut vous rassurer, j'ai eu aussi une bonne recension dans L'Humanité...

À vrai dire, on se retrouve dans une confusion telle que la presse de gauche défend, sauf rares exceptions, un néolibéralisme culturel, ce à quoi la presse de droite s'oppose, mais en défendant un néolibéralisme économique. Jean-Claude Michéa a bien rendu compte de ce partage du travail. Bref, tout est confus aujourd'hui : les hommes sont des femmes et la gauche est à droite... Bien sûr, si la presse véritablement critique (comme la vôtre) était plus développée, je n'irais pas voir ailleurs. Mais comme cette presse n'a pas, par définition, les moyens de la presse disons officielle, il m'apparaît de bonne guerre d'en passer par la presse de droite pour dénoncer le néolibéralisme culturel de la gauche. On n'en serait pas là si la gauche avait fait son travail. Or, elle est loin du compte. Elle n'a pas compris qu'avec le néolibéralisme et le règne du Marché total (qui atteint jusqu'à l'intime), nous étions passés, il y a plus de trente ans déjà, du vieux capitalisme patriarcal à un nouveau capitalisme libidinal. Bref, cette gauche n'a pas fait le travail de vigie dont je parlais plus haut pour renseigner le bon peuple sur ce qui était en train d'arriver. Pire même : cette gauche s'est fait refiler son actuel logiciel woke par le néolibéralisme culturel américain (les GAFAM de la Silicon Valley, plus Hollywood, plus Disney, plus Netflix...) et elle n'y a vu que du feu !

Des termes comme la « masculinité toxique » ou encore « l'androcène » sont apparus ces dernières années, pointant le mâle comme la cause centrale de toutes les crises. Or, la fonction du père, si décriée aujourd'hui, est de séparer l'enfant de la mère. Cette culpabilisation de l'homme dans sa virilité, en le disqualifiant comme figure identificatrice pour le petit garçon, n'est-elle pas à la fois une cause majeure du « phénomène trans » et une injonction du capitalisme libéral ?

Tout à fait. Lacan avait remarqué, lors de journées d'études sur les psychoses de l'enfant, aux alentours de 1968, que le déclin de la fonction paternelle allait produire l'avènement de « l'enfant généralisé ». L'enfant généralisé, c'est le sujet figé dans une enfance prolongée. Un être sans limite, abandonné à lui-même, qui semble jouir d'une toute-puissance qui, en réalité, le ravage. Une belle aubaine pour le Marché qui promet la satisfaction pulsionnelle à ces enfants prolongés, en manque, grâce à la consommation d'objets manufacturés, de services marchands et de fantasmes sur mesure produits par les industries culturelles.

Aujourd'hui, le wokisme, venu des États-Unis, n'a fait qu'aggraver la situation. Le woke est en effet ce nouvel enfant prolongé qui se caractérise par l'installation dans un statut de victime du « vieux mâle blanc occidental » (claire figuration du Père). Statut finalement confortable puisque cela débouche sur une toute-puissance supposée se manifestant par une exigence de réparations sans fin et de satisfaction de tous ses desiderata. « Je suis victime (du Père), donc tout m'est dû. » Ainsi ces sujets woke se présentent sous des allures contradictoires : ils vont prêcher la tolérance compassionnelle qui sied à tous ceux qui se disent victimes, mais n'hésiteront pas à « canceler » [bannir] violemment tout opposant à leurs vues ; ils vont faire de la politique, mais sur le mode victimaire de la minorité (sexuelle, ethnique...) qui jouit de sa souffrance pour imposer ses vues morales ; ils vont investir la culture, mais en pratiquant le séparatisme culturel – un Blanc ne pourra pas critiquer une œuvre faite par un Noir, un comédien hétéro ne pourra pas jouer le rôle d'un

homo, une femme ne devra pas lire le roman d'un homme ; le passé devra être revu et corrigé en fonction de leurs valeurs « morales »... Cela donne au final des ligues de vertu exigeant la refonte totale des lois et de la langue communes pour que celles-ci inscrivent leurs listes sans fin de « droits » particuliers. Ces ligues s'appuient sur les réseaux dits sociaux qui réunissent, de façon mimétique, ceux qui exhibent le même trait : « Je suis végétarien », « je suis trans », « je suis Noir », « je suis homo », « je suis femme », etc. Le grand perdant, c'est l'universalisme (républicain) qui posait des valeurs communes pour lesquelles il valait la peine de se battre comme, par exemple, « Liberté, Égalité, Fraternité ». Et le grand gagnant, c'est la ghettoïsation démocrate, avec l'apparition de groupes identitaires, chacun campé sur sa prétendue morale supérieure, en guerre permanente contre les autres.

Finalement, la réponse à notre crise de civilisation n'est-elle pas simplement dans cet adage : il vaut mieux être frustré que gavé ?

Oui, sauf que je n'aime guère ce terme de « frustré ». Permettez-moi de prendre un exemple pour dire pourquoi. Si moi, parent, j'empêche mon enfant de passer des heures sur des jeux vidéo idiots et addictifs, ce n'est pas pour le frustrer, mais au contraire pour qu'il désire à nouveau, pour qu'il se donne le temps et les moyens de vouloir quelque chose pour lui-même. Pareil pour la civilisation : s'il faut cesser de gaver les individus par la croissance continue, c'est pour qu'ils se donnent le temps et les moyens de savoir dans quel monde au juste ils veulent vivre.

La Décroissance
numero 200, luglio 2023